

M E M M O I R E

CONCERNANT

UNE PARALLELE

ENTRE

L'ANGLETERRE, LA FRANCE,
ET L'ESPAGNE,

SUR LA

MAUVAISE PAIX

QUE LES TROIS NATIONS
ONT FAIT EN
MDCCLXII.

QUI LEUR CAUSERA UNE
PERTE IRREPARABLE,
DE LA QUELLE
LA FRANCE SE SENTIRA
LE MOINS;

AVEC

Plusieurs Citations nécessaires au Soutien de ces
Reflexions, étendues sur la NOUVELLE
ANGLETERRE & tous ses CONTINENTS.

DEDIE

A tout le COMMERCE D'ANGLETERRE,
dans toutes ses PARTIES.

A LONDRES,

Imprimé dans l'An MDCCLXIX.

✕

E

A

✕



EPITRE DEDICATOIRE,

A V E C U N E

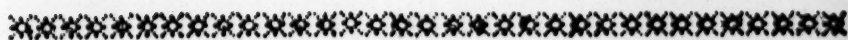
REDDITION DE COMPTE

SUR LE MOTIF DE MON VOYAGE

A L O N D R E S.

D E D I E E

A M E S S I E U R S L E S N E G O C I -
A N T S D' A N G L E T E R R E.



M E S S I E U R S,

 L n'y personne des trois Nations Ma-
ritimes & Belligerantes, qui, après une
guerre aussi sanglante que la dernière
ne soit instruit, affecté, occupé du traité de
paix qui l'a terminée. Vos connoissances dans
la politique d'Etat & dans celle du Commerce,
Vous rendant supérieurs aux François & aux Es-

pagnols, Vous ont mis dans le cas de voir, du premier coup d'œil, les malheurs à venir qu'un pareil traité occasionnera.

Ces mêmes malheurs le rendront le plus mémorable qui fut jamais.

La gloire que les armes Angloises ont acquis dans cette dernière guerre, a mis votre Ministère dans le cas de demander, aux deux autres Nations, de Comptoirs en Affrique, des Isles aux Antilles très considérables & d'une riche valeur, de Cessions immenses dans la terre ferme Septentrionale, qui par leur étendue, peuvent effacer les plus grands Royaumes de l'Europe.

L'Angleterre a demandé ce qu'elle a voulu ; elle a parlé en maîtresse. Il me semble encore que je lui entends dire : “ Je veux ce que je demande.” Ses desirs ont été satisfaits sans réplique, il falloit nécessairement la paix.

On put dire, Messieurs, que dans ce dernier traité l'Angleterre a forcé les deux autres Nations à prématurer sa perte ; ce n'est pas qu'elles n'aient vu, avec trouble & effroy que la leur s'en suivra, mais elle sera plus tardive.

La Nation Angloise avoit dans sa main droite une paix des plus brillantes, des plus lucratives, & des plus durables. Elle a tenu cette main strictement fermée, n'a ouvert que la gauche, & encore sans lumiere.

Je puis dire, sans crainte de reproche, que son traité, tel qu'elle la prescrit, est un abime, qui appelle & attire un autre abime; qui est ce qui ignore que le premier qui y tombe, est le dernier à en sortir? Personne ne le doit ignorer.

Il me semble, Messieurs, que je m'écarte de la regle que prescrivent les Epitres Dédicatoires; je vais donc me borner à Vous rendre un compte exact de mes intentions.

Ayant murement réfléchi sur le malheur général des trois Nations, j'ai cru qu'il étoit de loi de m'adresser, par préférence, à celle qui est nantie des Cessions, sans que celles qui ont cédé puissent l'imputer à mal. Mon point de vue étoit de mettre dans le plus grand jour, un plan d'arrangement, convénable aux trois Nations, tendant à la tranquillité générale, par lequel l'Angleterre auroit, non seulement retrouvé l'équilibre qu'elle a perdu, mais elle seroit montée au point central de perfection.

En

E P I T R E

En conséquence, j'ai fait un Mémoire adressé à sa Majesté Britannique, & croyant qu'il ne convenoit point à un inconnu d'approcher de près un si puissant Monarque, je me suis adressé à un Seigneur de sa Cour, pour le présenter. Vingt quatre heures après il m'a fait dire, par écrit, qu'il alloit le remettre à un autre Seigneur, & que je devois m'adresser à lui : Je l'ai fait. Ce dernier, après une audience d'une heure, qui ne tendoit qu'à découvrir les points importants que je voulois mettre à jour, me congédia, en me disant, que mon Mémoire ne devoit pas être présenté ; qu'il n'y avoit rien à faire pour moi, & qu'il l'avoit renvoyé au Seigneur à qui je l'avois précédemment remis.

Je ne tardai pas, Messieurs, d'écrire à celui-ci, avec prière de me le renvoyer sous enveloppe. Mes instances ont été réitérées plusieurs fois, toujours par les petites postes ; on a gardé, & on garde encore un profond silence. Quel usage veut-on faire de ce Mémoire ; C'est ce que je ne fais point.

Un tel procede viole le droit de gens & de la Nation même, dans toutes les règles ; puisqu'il est incontestablement vrai, qu'une in conduite de cette nature empêche le Souverain & la Nation
de

de profiter des avantages qu'un étranger vouloit leur procurer, par juste connoissance de cause, puisque depuis le commencement de mille sept cents vingt trois, il voyage continuellement dans toutes les parties du Cercle Occidental de l'Amérique, où il s'est toujours étudié à connoître les Etablissements & le Commerce de toutes les Nations. Il est donc de loi que cet étranger (en reconnoissance de son zèle & de ses bonnes intentions) soit regardé & traité en vrai citoyen.

Je Vous laisse, Messieurs, cette question à décider, comme aussi à réfléchir sur les motifs, qui ont engagé ces deux Seigneurs à ensevelir mon Mémoire, & à ne pas le rendre. Les réflexions que j'ai fait à ce sujet, jointes à quelques instructions que j'ai déjà pris, m'ont mis à même de pénétrer ces mêmes motifs. On n'a pas voulu donner connoissance à sa Majesté Britannique d'un Mémoire si délicat, ne tendant qu'au bien général, à la concorde entre les trois Nations, à une paix durable, pour ne pas faire revenir sur les scènes les grandes fautes d'un seul homme. Rien de si triste, qu'en voulant les cacher, on sacrifie les intérêts d'une nation entière.

Je suis trop prudent, Messieurs, pour Vous donner à connoître les personnes contre qui j'ai

j'ai tout lieu de me plaindre, mais en Vous laissant ignorer leur noms & leur qualités, je dois Vous donner lecture de ce Mémoire en question, afin que Vous écartiez toute suspicion sur mon compte. Il précédera les réflexions que j'ai l'honneur de Vous dédier.

Daignez, Messieurs, accordez votre estime & votre protection à un homme qui n'a jamais mérité l'indignation de personne. Je ne suis point venu ici pour y allumer le flambeau de la discorde, mais pour le bien général, & pour tacher de donner à votre Commerce l'étendue, la richesse, & la solidité que la prospérité de vos armes Vous accorde de droit.

Je prie un chacun de Vous, Messieurs, de se pourvoir d'un exemplaire de mon petit ouvrage; & lorsque Vous l'aurez lu avec attention, j'offre de satisfaire ceux qui désireront d'avoir de plus amples éclaircissements. En ce cas, ils auront la complaisance de m'écrire sous l'adresse suivante.

Je Vous prie, Messieurs, de ne pas faire attention à quelques répétitions que j'ai été obligé de faire dans mes réflexions, placées à mesure qu'elles me sont venues dans l'esprit. Ce recueil est seulement instructif. Je ne suis ni

avocat ni orateur, mais bien un homme qui, ayant longtems vu & connu, écrit avec fidélité. Rien n'est si séduisant, Messieurs, que le beau langage? sous ses fleurs on mêle le faux avec le vrai, de façon à flatter l'oreille. Ces men-fonges suaves ont tres souvent le crédit de terrasser la vérité. Le siecle étant tres corrompu, on les croit par préférence.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus distingués & les plus respectueux,

M E S S I E U R S,

Votre tres humble & tres
obeissant Serviteur

D. T.

*Chez Mrs. STEELL, Little Boll-Alley,
Coleman - Street, derriere le
Royal Change.*



MEMOIRE,

*Remis pour être présenté à sa MAJESTE
BRITANNIQUE, mais que ne l'a pas été.*

SIRE,



FIN d'entrer dans la matiere que je me propose, ainsi brievement qu'il me sera possible, & avec la fidelité d'un ami qui desire depuis long tems d'être Anglois; fâsse le ciel que Votre Majesté jouisse d'une parfaite santé, en lui conservant la prospérité de ses armes pour l'honneur de son Droit & de sa Couronne.

Partant

Partant de cette même fidélité, je supplie Votre Majesté, avec le plus profond respect, d'agréer la sincérité de ma plume, qui bien loin d'être éloquente, me fera cependant crayonner les remarques qu'une longue expérience m'a fait faire, & que je détaillerai, si j'ai le bonheur de plaire à Votre Majesté : Conséquemment il ne doit être question, pour le present, que de réfléchir sur la dernière paix. Il a donc paru, par icelle, que la cause de Votre Majesté étoit juste, par les Cessions que la France & l'Espagne lui ont fait en la dédommageant des dépenses immenses que la guerre lui a occasionné ; mais il s'en faut bien que ces Cessions soient telles qu'on les a vues dans le premier coup d'œil, & si on avoit mis ce tableau à un jour clair, on se seroit apperçu de sa defectuosité.

On s'est sans doute persuadé que tous ces vastes Domaines, devenus Anglois, augmenteroient considérablement le Commerce de la Nation, & que l'Angleterre, ne pouvant subsister sans lui, deviendrait formidable & opulente ; point du tout. Le choix ayant été mal fait, il s'en est suivi un détrimment considérable de son précédent Commerce, qui avant la dernière guerre étoit dans un ordre admirable. Par les douanes on verra que je ne me trompe pas.

Je ne prétends point, S I R E, attaquer les lumières des excellents Ministres que Votre Majesté

avoit pour lors. Ils sont tres respectables à tous égards ; leur science dans la Politique d'Etat étoit tres profonde, mais elle n'étoit pas analogue à ces Pays si lointains, qui ont occasionné une si furieuse guerre, & ne l'étant pas, ils ne sont coupables en rien, puisqu'il n'en falloit pas moins qu'une expérience Américaine de plusieurs dizaines d'années pour les guider dans de demandes bien plus avantageuses, & qu'on auroit accordé avec moins de rancune.

C'est un malheur, SIRE, que quelqu'un de vos sujets, ou toute autre personne, n'ayent point fourni aux Ministres de Votre Majesté de Mémoires suffisants pour s'arrêter juste au point qu'il falloit. L'Angleterre seroit montée au plus haut degré de perfection, & tout seroit en repos en Amérique.

Votre Majesté, SIRE, n'ignore pas qu'une paix faite, les armes à la main, n'est jamais sincère, & surtout de la part du Vaincu. Il est de croire aussi, que si le Vainqueur se trompe dans son choix, qu'il se préjudicie plus que le Cessionnaire. Les preuves que j'ai l'honneur d'avancer, à Votre Majesté, se manifestent tous les jours, & si on ne les arrête au plutôt, il viendra un tems où il n'y n'aura plus de remède.

Je fais, SIRE, que le moyen d'être agréable à Votre Majesté, c'est d'aimer la vérité, & de la faire connoître. Je me flatte, S I R E, de posséder ces qualités si respectables qui, jointes à une expérience au dessus de quarante années, dans tout le Cercle Occidental de l'Amérique, me mettent en état de tracer un plan d'arrangement de Colonies où Votre Majesté trouveroit de plus grands avantages ; soit pour la sureté de ses propres Domaines, soit pour l'augmentation & la solidité du Commerce Anglois dans toutes ses parties. Elle en deviendroit même plus forte, l'Espagne en seroit plus contente, & elle n'auroit plus cette terreur panique ; car personne n'ignore que de traités faits par mure réflexions, & sans aucune violence, ne soient de longue durée, au lieu que ceux, faits à la dernière guerre, nourrirent aujourd'hui une haine cachée.

Voilà, SIRE, ma première réflexion, qui me paroît pas déplacée, puisqu'on peut y parvenir, en mettant en œuvre une Politique raffinée. Ce seroit même le moyen d'éloigner la guerre.

Par cet éloignement, les sujets de Votre Majesté, s'occuperoient sans cesse à fructifier cette nouvelle navette de Commerce, qui par ses grands avantages leur ôteroit ces clameurs si ordinaires,

&c

& les tiendrait dans la dépendance qu'ils doivent à leur Souverain. Par cette même dépendance, la fomentation cédera aux influences de la sagesse de Votre Majesté, distribuée dans tous ses vastes Domaines d'outre mer, par l'organe de ses tribunaux. Cela étant ainsi, il se développera, aux yeux de Votre Majesté, le véritable caractère de ses sujets.

Par seconde & dernière réflexion, j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté, que les premiers personnes qu'elle a envoyé en Amérique pour gouverner les pays nouvellement cédés, ont fait tout l'opposé de ce qu'on avoit du faire. Je ne prétends point donner la moindre atteinte aux belles qualités qu'on put leur avoir connu ; mais ces Chefs n'avoient point l'expérience telle qu'il la falloit, puisque ces pays leur étoient inconnus ; & né l'ayant pas, il s'en est suivi un dérangement en tout genre. Ce même dérangement a expulsé ce peuple François qui, depuis bien d'années, desiroit d'être Anglois. Il étoit fait au rude climat qui y regne. Il connoissoit toute la valeur des terres ; or donc n'en étant pas sorti, il auroit épargné le sang de plusieurs milliers de sujets de Votre Majesté, et de sommes immenses, que la vente de leurs biens, fonds, & mobiliers, a fait sortir de la Vieille Angleterre. L'Isle de Grenade en est exemple frappant, où on

les

les a payés deux fois en fus de leur valeur intrinseque.

Par ces mêmes raisons, que n'a-t-il pas coûté à Votre Etat, SIRE, le commencement de la possession du Canada ? Que de pertes, les Négociants de Londres, n'ont-ils pas fait ? Ce Commerce Canadien, mal entendu, a furieusement dérangé celui de tous vos Domaines de la Nouvelle Angleterre & de son Continent. Ces lointains Colons, qui n'étant jamais contents, principalement, lorsqu'ils ne gagnent pas suivant leurs desirs, n'ont aspiré à rien moins qu'à effacer les monuments de la grande sagesse de Votre Majesté, & à fermer les aziles ouvert à vos fidèles sujets. Par cet esprit d'infidélité, ils ne craignent point d'enlever à un aussi judicieux Monarque que Votre Majesté, & à ses Successeurs, de vastes Domaines qui leur appartiennent si légitimement.

C'est là, SIRE, le résultat de mes premières réflexions, que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, & aux qu'elles je donnerai, si elle me l'ordonne, la marche nécessaire pour les mettre à profit. Après cette marche il s'en suivra un plan d'opération pour la guerre à venir, si on y force Votre Majesté, plus avantageux & moins coûteux que celui de la guerre dernière.

Daignez,

Daignez, SIRE, m'honorer du titre d'Anglois, en me recevant au service de Votre Majeste. Je m'occuperai sans cesse à Vous plaire, en faisant voir ma façon de penser. Ma fidelité & mon zele seront à toute épreuve ; ainsi souffrez, SIRE, que je sois un de ceux qui se ressentent des liberalités que vos mains bienfaisantes rependent sans cesse. Je porterai au tombeau ma reconnoissance, & je ne cesserai jamais d'invoquer le Toutpuissant pour la Conservation de Votre Majesté.

N. B. Ce Mémoire fut remis le 11 Mars 1769 pour être présenté au Roy.





REFLECTIONS

S U R L A

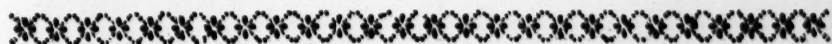
DERNIERE PAIX,

FAITE A LA FIN DE

M D C C L X I I.

ENTRE L'ANGLETERRE, LA FRANCE,

ET L'ESPAGNE.



F R A N C E.



DANS le siècle présent, les politiques d'état pensent être plus éclairés que ceux des siècles passés. Ils disent sur cela qu'ils savent tout ce que nos anciens ont fait, & qu'ils ont acquis de nouvelles connoissances sur cette politique. C'est une erreur, car depuis plus de cinquante ans les personnes qui raisonnent à tête reposée, s'appërçoivent que dans plusieurs ministères de l'Europe, il s'est glissé un système enchan-
teur, qui les empêche de penser à leurs véritables

A

intérêts.

interêts. Les affaires d'autrui (sans leur être analogue) les occupent la moitié de l'année : c'est un fait facile à prouver. Celui de France y est plus sujet que les autres ; cette maladie y est plus inveterée qu'ailleurs. Il n'y a pas apparence qu'il change de face, à moins de ne trouver encore des Rosnis, des Richelieux, des Louvois, & des Colberts. Personne ne disconvient que depuis la mort de ces grands hommes, la France n'a pas connu les bontés dont son vaste royaume est susceptible ; cependant elle a eu le Cardinal Fleuri ; mais malheureusement pour la nation, il étoit trop avancé en age, lorsqu'il a eu en main la despoticité du ministère.

Ce fin politique ne vouloit point la guerre avec personne. Son but étoit un ordre de tableau tranquille ; par le même ordre le royaume étoit cultivé à la perfection. Tous les arts & métiers jouissoient (sans aucune alteration) des profits de leur industrie. Les colonies faisoient un débouché si considerable & une importation si grande que tous les ports de France étoient journellement garnis de batiments étrangers pour enlever le surplus de marchandises du cru de ces pays lointains, après que le royaume s'étoit pourvu de son nécessaire. Enfin, ce pacifique ministre d'un coup de plume a eu le secret de réunir la Lorraine à la France, cependant la grande sagesse du ministre ne l'a pas mis à l'abri d'être apostrophé par cette
fougueuse

fougueuse noblesse Française, qui ne cherche que le desordre & la guerre pour parvenir à son avancement, & c'est contre ses propres intentions qu'il fut forcé de consentir aux guerres de mille sept cens quarante. Le moyen de résister aux intrigues de Bouillant, Maréchal Duc de Bel-Isle, n'étoit pas facile à trouver, surtout ayant cabalé avec toute la cour pour faire un Empereur au gré de la France, (disoit-on) Il est vrai aussi, qu'ayant tant fait que de consentir au projet, il n'auroit pas dû être si tenace. Il faisoit donc lâcher les cent millions, & faire marcher tout à la fois les cent mille hommes que Mr. de Bel-Isle demandoit, ou s'opposer formellement à cette entreprise. Brisons sur cette réflexion qui me meneroit trop loin, & allons en avant, puisque mon intention n'est pas de faire un infolio. Je m'attends cependant qu'on me blamera de prétendre que depuis la mort du Cardinal, la France n'a rien fait à son profit, & que je ne vois les choses que d'un côté. On m'opposera sans doute pour contrepoids la réunion aux domaines de sa Majesté très Chrétienne du Comtat Venaissin & Bientot, celle de l'Isle de Corse ? Je répondrai, passe pour la première, quoi qu'elle ne soit avantageuse qu'aux fermiers généraux, qui sont les vrais Hydres du peuple ; mais comme il se pourroit que quelque jour on ouvrira les yeux sur leur compte, je conviens qu'elle est bonne d'autant plus qu'il n'en a rien coûté à la France pour la faire ; mais je leve-

rai les épaules sur la dernière, qui naturellement ne paroît être entreprise que pour mettre un rideau devant les fautes grossières faites dans la dernière guerre. Toute conquête qui coute plus à un état qu'elle ne vaut, & qu'elle ne lui vaudra jamais, est toujours onereuse, & si la France veut des isles, elle auroit dû conserver la Grenade, qui lui procuroit plus que cinquante Corfes ; enfin, si c'est pour tenir en bride les Anglois dans la Méditerranée, & faire le contre poids de Minorque, je me contenterai d'en rire.

Le rideau est trop clair, aussi pour qu'on ne s'apperçoive pas de l'épuisement du royaume, occasionné par le detrimement de son commerce, puisque celui-ci est le point central de tous les ressorts qui le font mouvoir.

Le maritime a toujours tombé de pire en pire après la retraite de Mr. de Maurepas, du depuis, les premiers Commis de chaque bureau de la marine ont conduit à leur gré les ministres qui se sont succédés, parce qu'ils n'avoient aucune expérience. Je dois cependant faire une difference de Mr. de Machault, car malgré qu'il n'en avoit pas plus que son prédcesseur, eut le discernement de choisir un bon Mentor, assez connu à Versailles, & après la mort de celui-ci, un inconnu à la cour prit sa place. Ce ministre, rempli de sagesse & d'émulation pour le bien de l'état, ne
se

se fioit guere à ses premiers Commis, & ne leur faisoit connoître ses desseins que lorsqu'il étoit question de les exécuter ; aussi a-t-il fait des merveilles dans le peu de tems qu'il a mené cette partie, & lors qu'il de dispoit à exécuter un projet immanquable, qui auroit causé une desolation terrible en Angleterre, qui auroit aussi mis cette nation dans la dure nécessité de demander la paix ; il a été sacrifié à la vengeance d'une femme, qui s'est fort peu souciée d'écraser la nation pour se satisfaire.

Les ministres qui l'ont succédé du depuis, ont été placés sans aucune connoissance dans cette partie, ne sachant même pas ce que c'est qu'un vaisseau de ligne .Etoit-ce dans le fort d'une guerre avec les Anglois, qui méritoit la plus grande attention, & qu'on avoit si bien commencée, qu'il falloit mettre de novices ? non certainement, car ce n'étoit point le tems de l'apprentissage. Bref, dans six ans de guerre, cinq se sont succédés dans ce département. Il n'y en a eu qu'un seul des cinq qui aye véritablement sçu ce que c'est qu'un vaisseau de guerre, des esquadres, & les dispositions qu'on doit leur donner suivant les occurences. Son adjoint étoit, sans contre-dit, le plus habile plumiste, qui aye jamais paru dans cette partie. Ce qu'il y a d'inconcevable, c'est que ce même secrétaire d'état n'étoit point ministre, puisqu'il n'entroit pas au Conseil du Roy, de sorte qu'il ne pouvoit pas faire valoir

valoir ses projets pour la disposition des vaisseaux prêts à fortir & à combattre. Voici la marche qu'on observoit ; le Conseil assemblé, (le Roy y étant) on députoit un des membres pour demander au secrétaire d'état & à son adjoint ce qu'on pouvoit faire du nombre des vaisseaux qui étoient prêts. Ceux-ci donnoient vocalement les vrais moyens de, les employer contre les Anglois ; mais soit que le député rendit bien les choses, ou qu'il en oubliât les meilleures circonstances, le Conseil en corps décidoit que ces propositions ne valoient rien. L'indétermination suspendoit toute entreprise, tandis que les Anglois alloient toujours leur train. Mr. l'adjoint voyant le mépris que le Conseil faisoit de ne pas admettre un secrétaire d'état de la marine, qui pour lors étoit la partie la plus essentielle, demanda bien vite sa démission, afin qu'on ne lui imputât aucune faute dans les malheurs à venir, qu'il voyoit inévitables. Cinq semaines après le chef en fit autant.

La posterité croira-t-elle ceci ? on fit remplacer ces deux seuls connoisseurs de la partie maritime par le Lieutenant général de la police de Paris, qui, à ce qu'on assure, n'avoit jamais vu la mer. Je suis forcé de dire que ce magistrat avoit l'ame plus dure qu'un Bronze. C'étoit le fléau des filles de Paris ; jamais homme n'a été si cruel à leur égard.

Les entrepreneurs des boues & lanternes trembloient à son seul nom, cela n'a pas empêché que de son tems Paris ne fut bien sale & mal éclairé. Cet homme si singulier, crut, (en prenant possession de son département) qu'il lui étoit permis de traiter & de menacer les officiers de la marine, de même qu'il faisoit à ces entrepreneurs. Il ne devoit pas ignorer que dans *Ce* corps, la première noblesse du royaume y est en grand nombre malheureusement pour la France : il s'en suivit de là que tout le corps de cette marine, manœuvra de façon à la faire crouler, dans la vue de se défaire de ce méchant homme, sans que *Ce* corps ait voulu faire attention que pour en déplacer un seul, on perdoit toute une nation ; cependant, à la fin il a fallu lui ôter son département, mais cela n'a été qu'après la destruction de la marine.

Pourra-t-on encore se persuader que *Ce* même Lieutenant de police, après avoir donné le coup de grace à la marine, a été élevé au grade éminent de garde des sceaux ; cela paroît incroyable, mais comme la personne du plus haute crédit lui avoit déposé tous ses secrets, il falloit bien l'avoir à soi.

Le ministre qui la remplace dans la partie maritime ne pouvoit rien faire pour le bien de l'état, eut il eu la science infuse tout étoit consommé,
aussi

aussi trouverois-je que ce seigneur auroit eu tort de s'en charger si je ne savois très bien qu'il y a été comme forcé, & je puis assurer, que s'il l'avoit trouvée telle qu'elle étoit au commencement de la guerre, il auroit encore mieux fait que Mr. de Machault. Il est donc de certitude de croire que dans ce tems-là, tout le tripôt de Versailles a fait le bonheur de l'Angleterre. C'est directement ce tripôt qui a fait entièrement prendre le dessus aux premiers Commis de ce département.

Le public s'est assez apperçu de leurs talents, mais c'est de l'intérêt général de ne pas laisser ignorer que principalement le bureau des Colonies a toujours eu pour objet de mettre en place (dans ces pays reculés & à sa dévotion) plusieurs généraux & presque tous les intendants. Par ce moyen, toute sorte de concussions ont été mises dans le plus grand jour. Le commerce de France en est assez instruit, il n'y a eu que les ministres qui, faute d'expérience, ne s'en sont point apperçus ; mais afin de ne laisser aucun doute sur la probité de plusieurs personnes, qui ont commandé dans les Colonies, & que je connois très bien, je dis que si Mr. le Maréchal de Conflans n'avoit pas fait un riche mariage dans son généralat à St. Domingo, il feroit hors d'état de soutenir sa dignité. Mr. de Bompar, général à la Martinique, & Mr. de Mirabeaux, gouverneur à la Guadeloupe, en sont revenus tels qu'ils y avoient été. Qu'on examine

mine Mr. Barth sur le pavé de Paris, qui ayant été général de St. Domingue, vit en très petit bourgeois. On ne sauroit en dire autant de plusieurs autres généraux ni d'aucun intendant.

Il ne seroit pas juste de finir cet article sans faire remarquer la magnificence des premiers Commis de la marine, qui aujourd'hui veulent être reconnus sous le nom de Chefs de bureaux. Les carrosses ne sont point épargnés, les tables journalieres de douze à quinze couverts y sont servies avec le même delicateffe que celles des ministres. Par une politique, à toute épreuve, les sommes qu'ils accumulent donnent des interêts dans Paris payable au porteurs, & presque toujours usuraires. Il n'y a point d'entreprise maritime, soit pour ce qui regarde la construction, les approvisionnements, les fournitures, les fortifications, & généralement quelconque où ces premiers Commis n'ayent leur part, sans-être obligés de faire aucune debourse; heureux sont ceux encore à qui ils donnent la préférence pour ces entreprises: n'est ce pas bien l'entendre? Oui certainement.

Les fins que je me propose me prescrivant de laisser la France pour un tems, j'en reste à cette esquisse, & j'en viens à l'Espagne.

E S P A G N E.



H A R L E S troisieme est monté sur le trône d'Espagne en mille sept cents cinquante neuf ; c'étoit précisément dans la fort de la guerre entre la France & l'Angleterre. Ce Monarque, rempli de lumière & de sagesse, fit, à son arrivée à Madrid, des arrangements admirables. Sa Majesté voyoit avec douleur l'archarnement qu'il y avoit entre les deux nations belligerantes ; elle avoit pour lors les champs ouverts pour s'en rendre la médiatrice. L'Angleterre, quoiqu'ayant le dessus, n'eut certainement pas refusé ses offres, dans la crainte que sa déclaration, en faveur de la France, n'eut fait tourner la medaille. Le gouvernement Brittanique se feroit, pour lors, contenté de quelques avantages que la France lui auroit accordé, mais suivant toute apparence le ministère de celle-ci ayant pénétré que sa Majesté Catholique aimoit sa Majesté Très Chretienne, soit par inclination, soit à cause de la consanguinité, voulut profiter d'une si belle disposition. Dans ces sortes de cas, les persuasions n'étant point epargnées, il n'est pas hors de place de croire que ce même ministère François n'aye mis en jeu l'avenir en faisant entrevoir

trevoir à sa Majesté Catholique que si la postérité du Monarque François venoit à manquer, ce beau & magnifique royaume passeroit à la sienne ; non obstant la rénonciation de Philippe cinq à la couronne de France, puisque celle de Louis quatorze à la couronne d'Espagne n'avoit point valu. Il n'y a point d'extravagance à le croire, surtout de la part du ministère François, qui a toujours poussé la négociation au plus haut degré de perfection.

De quelques façon que cela soit, l'Espagne (malheureusement pour elle) prit le parti de déclarer la guerre à l'Angleterre, sans préalablement avoir mis en sûreté ses places des Indes Occidentales, principalement celle de la Havane, comme étant la plus importante, à cause qu'elle forme la maitresse clef du golfe du Mexique & du canal de Bahama, où les escadres Angloises, & presque tous les navires marchands qui sortent de la Jamaïque, sont obligés de passer pour aller debouquer. Il est cependant vrai, que si le brave Velasco avoit été gouverneur au lieu de Don Juan de Prado, les Anglois auroient échoué au siège de cette importante place. Cette entreprise fut beaucoup hasardée de la part de l'Angleterre ; je m'étonne qu'elle eut oublié le siege de Cartagenne, & celui de la Goira en Amérique, lors de la précédente guerre, à moins qu'elle ne fut bien assurée de sa conquête par connoissance de l'incapa-

cité du gouverneur, ou par une autre raison que je dois laisser dire à tout autre que moi.

Dans ce même tems, une tres petite escadre Angloise avec quelques peu de troupes auroit enlevé d'emblée la partie Espagnole de l'Isle St. Domingue ; car le gouverneur général à qui Ferdinand six l'avoit confiée, étoit incapable de la défendre contre les moindres forces. Jamais homme chargé d'un gouvernement n'a eu moins de talents que celui-là, & sans aucune exageration, il a manqué sa vocation ; car il étoit fait plutôt pour être moine que militaire.

Toute la Colonie est d'accord sur ce fait, en voici la preuve : Lorsqu'il apprit la rupture entre l'Espagne & l'Angleterre, il convoqua une assemblée dans son gouvernement, composée de toute la magistrature, de l'état-major & de toutes les personnes qui régissoient la ville. Par ses propositions pathétiques, il ne s'agissoit pas moins que d'abandonner cette place aux Anglois, s'ils avoient paru, sans souffrir aucune attaque, disoit-il. Il alléguoit pour raison que c'étoit le moyen de l'empêcher d'être détruite, & qu'à la paix l'Angleterre l'auroit rendue à l'Espagne ; en conséquence, qu'il laisseroit des ordres au lieutenant du Roy & Conseil pour cette capitulation. Etant essentiel que lui gouverneur avec sa famille

mille se retirassent à la ville de Santiago, pour sauver le reste de cette Colonie.

Toute cette assemblée fut dans le plus grand étonnement. Les fins politiques qui en étoient, & qui connoissoient le crédit du gouverneur à la cour d'Espagne, garderent un profond silence; mais ceux qui aborrent cette politique, qui possèdent le point d'honneur, & qui n'ignoroient pas que cette place pouvoit se défendre, du plus ou moins suivant les forces des assiégeant, se recrierent hautement. L'Alcalde Provincial, homme courageux & rempli de lumieres, a été perdu sans ressource, ayant parlé le premier contre une proposition si deshonorante pour la nation Espagnole. Cet injuste gouverneur, qui n'a jamais suivi d'autre regle que celle de l'interêt & la vengeance, l'a écrasé à la cour d'Espagne par ^{le} moyen de sa protection. L'Ingenieur eut encouru les mêmes disgraces sans la puissance d'un religieux, son parent, pour lors confesseur du Secetaire d'état des Indes & marine. En un mot, l'incapacité de ce gouverneur étoit si grande que tout le pays intérieur étoit sans armes, sans munitions, gémissant d'avance de se voir livré à une puissance étrangère; le grand & le petit, le riche & le pauvre, tous se croyoient ^{en} vendus & la desolation étoit universelle. Quelle triste situation pour un peuple qui craint une siege, & qui ne sait quoi penser de voir tous les forts dégarnis, tandis qu'il y avoit

par

par terre quantité de canons, mais sans affus pour ne vouloir pas en faire faire.

Je ne cite que deux faits de l'Espagne, afin qu'on entre mieux dans le paralelle que je me propose de faire entre les trois nations belligerantes, & pour qu'on voye jusqu'à quel point les Souverains sont malheureux lorsqu'il sont mal servis, puisque la différence d'un bon gouverneur qu'on auroit du mettre à cette importante place de la Havane d'avec le mauvais qui y étoit, cause à sa Majesté Catholique une perte qu'elle ne reparera jamais par la force, ni même sa postérité durat elle plusieurs siècles.

Qu'elle gloire n'auroit elle pas acquis, sa Majesté Catholique, d'être montée sur le trône dans le fort d'une guerre des plus envenimées, sans y avoir aucune part, que par les circonstances de cette même guerre, il ose fouler sous ses pieds la triple alliance, jadis faite concernant le royaume des deux Siciles, pour le donner à un de ses fils. Jamais tems n'a été plus favorable pour le Monarque. Cette triple alliance n'avoit garde de s'y opposer crainte, pour lors, d'un autre alliance entre l'Angleterre & l'Espagne.

Par les mêmes circonstances, l'Angleterre a souffert patiemment la réunion de ce royaume dans la même famille de Charles trois. Il lui auroit
été

été moins onereux qu'il eut passé à la posterité de Don Philippe. Dans peu de tems le sang n'auroit pas été si rouge ! en outre, on auroit diminué les forces des B——s, puisque Parme, Plaisance, & Guastalla devoient passer dans d'autres mains. La gloire de sa Majesté Catholique auroit donc été parfaite en donnant la paix à l'Europe, lors de son avancement à cette couronne ; Mais non, son pernicieux conseil a voulu la guerre ! Qu'elle incapacité ou quel caprice. S'il existe encore sur la terre quelqu'un de ses membres, qu'ils cherchent par honneur & par conscience le moyen de reparer les breches qu'ils ont occasionné aux domaines de leur Souverain, je leur en defie, quoiqu'il y en aye un bon, & auquel les Anglois foucriroient avec un grand plaisir.

Je demande excuse au lecteur si je suis obligé de me contredire, en donnant cette troisieme citation dans le present article. Je ne saurois la supprimer, ainsi je dis que de tout tems la royauté Espagnole a ignoré la véritable valeur de ses vastes domaines en Amérique. Elle n'a pas non plus réfléchi que les richesses de ce nouveau monde dont la majeure partie consistent en pierres précieuses, en matières d'or & d'argent, ne peuvent s'acquérir que par un échange avec les marchandises de l'Europe ; car si elle l'avoit fait, elle n'eut jamais laissé dévaster son royaume au point qu'il est en-

core

core aujourd'hui ; ou du moins ayant été forcée de consentir à l'exportation de ses sujets dans ces pays si reculés pour aller fouiller les souterrains qui y renferment ces grandes richesses ideales, elle auroit dû (avec affabilité & avec douceur) ouvrir les barrières de son royaume à tous les gens de métier & artistes, n'importe de quelle nation qu'ils eussent été, plutôt que de les faire garder par l'horreur d'un tribunal affreux. Où est l'apparence, que des Européens à talents eussent voulu passer en Espagne pour les mettre à profit aux risques d'être enfermés dans de prisons les plus obscures, bien souvent par la jalousie d'un moine qui verra une préférence à son préjudice. Voilà directement ce qui a toujours éloigné, de ce royaume, l'industrie étrangère dont il ne pouvoit se passer ; il est constamment vrai que sans cette affreuse rigidité, & que de tout tems on eut laissé les consciences en repos, le royaume d'Espagne predomineroit dans toute l'Europe depuis plus d'un siecle.

Voici un autre abus qui n'est pas des plus petits. Depuis la découverte des Indes Occidentales, les grands du royaume s'empressoient si fort d'envoyer leurs enfans, ou leurs freres, ou leurs neveux, dans ces pays si riches, que pour avoir la préférence les uns sur les autres, ils s'empressoient d'acheter les gouvernemens & les hautes dignités. Le second état donnoit sur les charges

charges de sa portée ; de sorte que les vingt, trente, & quarante milles piasters n'étoient pas épargnées pour parvenir au but proposé. Où passoient ces sommes si considerables ? Est-ce dans les coffres du Roy, ou dans ceux de leurs M———s ? C'est ce que j'ignore ; mais depuis mille sept cens vingt trois, que je parcours les Indes Espagnoles, je n'ai jamais ignoré qu'elles sont livrées à la voracité des personnes qui y ont du commandement, qui y possèdent les charges & les emplois susceptibles de rapine. Ne faloit-il pas que ces gens-là, se recuperassent de ce qu'ils avoient donné ? Oui, il le faloit.

Un tel desordre occasionné par la perfidie ou par l'ignorance des Ministres de ce tems-là, & de plusieurs qui se sont succedés, a fait écouler comme un torrent cette grande prospérité primitive,

En bien moins d'un siecle, ces vastes plaines d'Espagne, autrefois si fertiles, se sont présentées, aux yeux des voyageurs, sous l'appareil rude & sauvage auquel les deserts sont condamnés par la nature.

Le triste état où le royaume se trouva réduit, l'excès de sa pauvreté & de sa misère, decracina toute l'industrie parmi les sujets. L'état

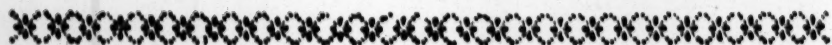
dépourvu d'agriculture, de commerce, d'argent, & par conséquence des soldats, s'est trouvé sans vigueur au dedans & au dehors. Un changement frappant depuis tant de tems n'a jamais fait prendre le mors aux dents à aucun M——e, pour remédier à ces desordres. Je dis M——s, puisqu'il y a un sort funeste à tous les Roys despotiques de n'y voir que par eux. Nous savons qu'il n'y a pas de possibilité qu'un Souverain puisse régir seul son royaume. Il devrait donc se servir de toute sorte de moyen pour s'en procurer des bons, bien connus, & agréés des peuples en général ; car personne n'ignore que le jugement public, se soutenant plusieurs années, est infallible, & lorsqu'on les auroit trouvés, on devrait les conserver longtems, au lieu de les destituer comme on le fait bien souvent.

Ce seroit aussi un abus de croire que l'Espagne se trouveroit dans la decadence où elle se trouve aujourd'hui, si le Roy Don Ferdinand n'avoit pas exilé le Marquis de la Ensenada. On auroit vu de choses surprenantes de ce Ministre. Toute l'Europe sachant que depuis son exil, l'Espagne a toujours dégénéré, on ne sauroit me rejeter cette citation.

Le Monarque regnant en a, cependant mis un en place bien grand, me dira-t-on ? Je reponds qu'oui ; car le coup qu'il a frappé sur la société perverse

perverse ne laisse aucun doute sur son vaste génie ; malheureusement pour l'Espagne, il a pris place sept ou huit ans trop tard ; en outre il n'est pas revêtu des departemens qu'il lui faudroit, & qu'il condiuroit admirablement bien.

J'en viens à present à l'Angleterre.



A N G L E T E R R E.



IGNORANT pas les discours de diverses personnes qui ont tenu les rênes du gouvernement Britannique, je dis par réflexion, que ce seroit une erreur de se persuader qu'un état beaucoup endetté & qui feroit le plus tumultueux commerce de l'Europe, seroit le plus puissant. Qu'on sache que ce qui est outre mesure tombe en pure perte ; dans ce cas un pareil état est comparable à un clinquant que le moindre air fait voltiger de toutes parts, qui disparoit sans qu'on s'en apperçoive, ou du moins quand on ne put plus le rattraper.

Conséquemment un état surchargé par les emprunts, l'est par les rentes annuelles.

Pour parvenir à les payer, il augmente considérablement les impôts. Cette augmentation jointe aux dépenses nécessaires que le commerce occasionne (surtout le maritime) forment un ensemble des fraix plus considérables que les profits. Le négociant qui s'attendoit d'avoir (au moins)

moins) les dix à douze par cent dans ce commerce périlleux, les perd. Il arme une seconde fois afin d'avoir sa revanche ; mais à son retour, il en perd autant, ou peut-être plus. Enfin, pour soutenir son crédit, il fait une troisième voyage, qui, étant fini, annonce le banqueroute ! Celle-ci, naturellement majeure, en entraîne plusieurs autres moyennes. La masse du commerce diminue par là ; elle force les fabriques d'en faire autant, ainsi du reste, car cette cascade me meneroit trop loin : Cette diminution de commerce occasionne (sans difficulté) celle de la recette des impôts, qui se trouve dans l'impossibilité de payer les rentes constituées ; mais qui, pour ne pas tomber dans un discrédit, fait de nouveaux emprunts. Il s'en suit de cette dure nécessité une augmentation de dettes, de rentes plus considérables, & une diminution très forte dans le commerce. Tel a été & est encore l'état d'Angleterre depuis la dernière guerre.

Je ne crois donc pas cette réflexion hors de place.

Il seroit très difficile de démontrer, dans tout son jour, la décadence que cette dernière paix occasionne aux Colonies Angloises, si je ne prenois les choses de plus loin. Ce ne sont que les comparaisons, que les citations & les exemples du passé, mis en parallèle avec le présent,

sent, qui frappent & qui font rendre les hommes incrédules ou sans expérience. Il y en a sur la terre, remplis de capacité, qui traitant par écrit sur des objets dont ils n'ont que des relations diverses, persuadent leurs semblables. Il suffit que leurs écrits soient éloquentes pour être approuvés, & où trouveroit-on le moyen de les critiquer si l'on ne connoit point le local ? Cela n'est pas possible ; il faut avoir vu & bien connoître pour ne pas errer. J'entre en matière ; mais pour y entrer avec justesse, je suis forcé de faire révenir la France & l'Espagne sur leurs pas.

La guerre de mille sept cents trente neuf, entre les Anglois & les Espagnols, fut très sérieuse. La France parut sur la scène en mille sept cents quarante quatre. Pour lors elle devint presque générale en Amérique ; & en mille sept cents quarante huit on fit la paix.

Immédiatement à l'issue de cette guerre, le commerce de France envoya une si grande quantité de navires à ses Colonies, & si richement chargés qu'il s'y écrasa ; heureux fut l'armateur qui, au retour, ne perdit que quarante par cent. Ces pertes occasionnèrent beaucoup de banqueroutes dans les ports maritimes, qui communiquèrent ce mal épidémique dans le centre du royaume, & cet enchainement fit, pour lors, à la
France,

France, autant de mal que les quatre années de sa dite guerre.

Peu de tems après, ces mêmes négociants les eurent réparées & au delà. Il en fut de même des colons par l'augmentation du prix de leurs denrées. C'est une preuve des ressources de ce royaume qui n'a jamais voulu les connoître, & il est avantageux aux nations, ses concurrentes, qu'ils y aye toujours un voile épais qui l'empêche de les voir.

Dans ce même tems, il s'en falloit bien que les Colonies Angloises fussent au même taux.

Leur commerce alloit toujours grand train, & dans le fort de cette même guerre, il augmenta de plus d'un tiers. Ce continent de terre ferme en Amérique parcouroit les trente deux airs des vents où il trouvoit des ressources infinies, & les Isles Angloises sucrières étoient montées au plus haut degré de perfection. Tout homme qui connoitroit bien le cercle Occidental de l'Amérique, pourroit donner une juste solution sur cette différence ; mais comme ils sont rares il convient à l'auteur du présent Mémoire de la garder dans son cœur ; la poire n'étant pas mure, on ne doit pas la cueillir.

Enfin,

Enfin, à cette même paix de mille sept cents quarante huit, la nouvelle Angleterre & son continent reprirent leurs mêmes rumb de vent que de coutume, & leurs colons ne s'appercurent de la guerre qui venoient de finir que par les grands profits qu'elle leur avoit procuré.

J'en viens à présent à cette dernière guerre, & je dis, par reflexion, qu'il est étonnant que quelques lieues de terrain dans les confins du Canada & des Colonies Angloises ! Terrain qui n'est propre que pour les bêtes feroces, en ayant occasionné une qui est devenue si sanglante.

Que de sommes immenses n'a-t-on pas dépensé, & combien de milliers d'ames n'a-t-on pas fait périr ? Faute de s'entendre ; car si les deux nations qui l'ont commencée (la France & l'Angleterre) vouloient abandonner cette antipathie réciproque quelles ont, on pourroit suivre un ordre de tableau admirable, qui tendroit au bien général. Ce même ordre prescrirait à chaque nation de faire plus de cas de l'espèce humaine, & d'envoyer ces hommes valeureux dans ces déserts qu'on apprécie tant, plutôt que de les mener à une boucherie où ils sont égorgés pour de causes qui leur sont inconnues.

Un dixième de ces millions qu'on dépense mal à propos, & qui ne rentreront jamais, seroient plus que suffisants pour les y instanter en gens aisés, & par ce moyen, ils procuroient chaque un à leur Monarchie, les fruits de leurs travaux, par une exportation & importation de marchandises & denrées. Il s'en suivroit de cette population une multiplicité de batiments maritimes de plus, une augmentation de fabriques en tout genre, une consommation étonnante, & enfin, une croissance de droits royaux qui dans peu rembourseroient la sortie des avances à eux faites, & ensuite, aideroient à remplir les caisses royales, au lieu de leur épuisement occasionné par les guerres.

Dans cette dernière guerre l'Angleterre a eu le dessus, il ne me convient point d'en détailler les raisons, quoique je les connois très bien ; mais sans manquer au respect que je dois à son gouvernement, elle me permettra de dire qu'au traité de paix, elle n'a pas scu profiter des avantages qu'elle avoit. Elle s'est enthousiasmée dans ses demandes, & les grandes cessions qu'on lui a fait, l'ont mise au comble de sa joye. Il s'en faut bien qu'elles lui soient avantageuses, je ne crois même pas me tromper en les comparant à une pilule amère envelopée avec du sucre ; c'est ce que je suis en état de prouver clair comme le jour. Jusqu'à présent, personne n'a scu me dire, au

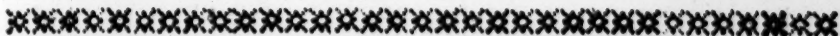
D

juste,

juste, d'où est provenu la decadence générale dans toutes les Colonies Angloises, au lieu d'un accroissement, que l'augmentation de ces domaines nouvellement cédés, auroit dû leur procurer suivant le façon de penser des M——s. C'est donc en approfondissant bien la matière, qu'on put voir d'où provient le vice qui a occasionné ce detrimement, & pour lors, il sera facile d'y porter remède, mais le malheur général d'une nation, c'est que ceux qui sont faits pour écouter ne veulent point avoir des oreilles

Ayant l'honneur de dédier ce Mémoire au Commerce Anglois, comme étant le plus entendu dans toutes ces parties, je lui demande la permission de faire quelque citation au soutien de mes reflexions ; Citations, qui empêcheront la division, opposée au bien de l'état, de me contredire. Le voici :

NOUVELLE



NOUVELLE ANGLETERRE.


 A I déjà dit qu'à la paix de mille sept cents quarante huit, la Nouvelle Angleterre & son continent, étoit ^{en} dans un lustre parfait. Sa brillante navigation étonnoit tout le monde, sans cependant aucune augmentation de domaines ; & depuis cette nouvelle paix de mille sept cents soixante deux, on y a vu près de deux cents batiments maritimes, pourrir dans ses ports, faute de Commerce. Environ deux mille matelots à battre le pavé, & embarrassés de leurs personnes. En mille sept cents soixante deux & l'année ensuivante, on les voyoit arriver, par pelotons, au Cap François, venant de la Nouvelle Yorck & de Philadelphie, pour chercher à naviguer aux Colonies Françaises, ne trouvant point à s'employer chez eux depuis six mois, (disent-ils). Cependant on a augmenté de domaines ; conséquemment cette navette de cabotage devroit être plus considérable : cela paroît naturel, mais

cela n'est pas, & si l'on pense que ce vice provienne d'une trop grande augmentation de construction, qui occasionne la demeure de ces batiments dans les ports, on se trompe; car suivant l'avis de tout le monde, il y en a plutôt moins que plus de ceux qu'il y avoit en mille sept cents quarante huit.





J A M A I C A.



MMEDIATEMENT à cette même paix de mille sept cents quarante huit, tous les étrangers qui arrivoient à la Jamaïque, étoient étonnés de son lustre & de la grandeur de son Commerce. J'y entrai en May mille sept cents quarante neuf, venant de Campeche. Je fus dans le plus grand étonnement d'y voir une si grande affluence de batiments de navigation. Dans le rade de Kingston, ils couvroient entièrement la ville, & à son approche, on avoit beaucoup de peine à mettre pied à terre à cause des cables & chaloupes qui fourmilloient parmi les navires.

Quelques jours après, ayant pris connoissance du Local, je fus bien plus surpris d'y voir charroyer l'or & l'argent sur de petites brouettes. Je ne passois pas dans aucune rue de Commerce sans entendre compter des espèces. Les magasins & les boutiques étoient si remplis de marchandises

dites que dans plusieurs endroits, on étoit obligé de laisser une partie de celles qui étoient en futaillées, sous les galeries des dites maisons, gardées pendant la nuit. Je le fus encore bien d'avantage, lorsqu'un Dimanche au soir, je vis un attroupement de Negres & Mulâtres domestiques jouer aux dés les piastres gourdes : En un mot, tout n'annonçoit que Commerce, richesse, ou opulence.

Ce même lustre s'est soutenu pendant les huit années de paix à peu de différence ; & si durant la guerre de mille sept cents cinquante fix jusqu'en soixante deux, le Commerce s'est un peu ralenti, ce n'étoit que par le trop de prises, car il est vrai qu'on ne savoit où les mettre ; Voilà une agreable souffrance.

Où est l'homme entendu dans toutes les parties de Commerce qui, (dans ce tems-là) auroit pu se persuader que cette Jamaïque, si renommée, seroit tombée, tout d'un coup, dans une decadence si affreuse que celle où on la voit du depuis & dont, sans doute, elle doit encore se sentir. Ce fait paroît incroyable ; J'y étois en mille sept cents soixante fix ; Je l'ai par conséquent vu, & il me semble que c'est un songe. Finalement, les magasins y étoient vuides, les boutiques de détail n'avoient que de vieux restes avaries par le tems ! Enfin, si un étranger avoit besoin de quelque chose, il parcou-

parcouroit toute la ville sans pouvoir se satisfaire (*), & lorsqu'on demandoit à ces marchands pourquoi ils étoient si desafforties, ils repondoient qu'il étoit inutile de se charger de marchandise, puisqu'ils ne vendoient rien, faute d'argent dans le pays.

Il n'y avoit pour lors de considerable que l'exportation des denrées du cru de l'Isle ; car pour l'importation que les navires de la vieille Angleterre y faisoient, elle étoit très petite, & le tout n'étoit que misère.

(*) Exemple : Jeme suis embarqué pour venir à Londres le 25 Juillet 1766. Il y avoit pour lors un Brigantin Espagnol, qui entra le 12 du meme mois pour y faire des emplettes, ayant 32 mille piasters en cargaison, & environ neuf mille pour les Pacotilles. La veille de mon départ, ce Capitaine, que je connois très bien, me dit qu'il étoit au desespoir d'y etre venu ; qu'il ne trouvoit aucune marchandise propre pour ses assortements : que sur l'esperance qu'on lui donnoit qu'il devoit arriver (d'heure à autre) un navire de Londres, bien assorti, il attendroit encore huit jours, après quoi il remonteroit au Cap François de l'Isle Espagnole, avec ferme resolution de ne jamais entrer à la Jamaïque que par violence, ou par nécessité indispensable.

La Jamaïque n'étoit pas le seule dans cette désolation. La Barbade, St. Christophle, & toutes les autres Isles Angloises étoient attaquées du même mal. Il n'y a même pas à douter que Londres ne se sente de ce revers de medaille.

Si la Jamaïque est encore dans cet état de langueur, qu'on ne se persuade pas que le franchise de Port Royal, de Lucie, & de Savane de la *Mar y* rémedeira. Je ne crains point de dire qu'elle a été très mal concertée. Il falloit s'y prendre d'une autre façon, & telle que je l'avois conçu peu apres ; mais une personne, en place à qui, dans ce tems-là, je communiquai mes remarques, ne voulut pas y faire attention. Rien n'étoit mieux imaginé, ni plus avantageux que ce que j'aurois mis sur le tapis. Tout dépendoit de bien debutter & sans éclat, mais on a donné à gauche. Il n'étoit pas bien difficile de prévoir que la France & l'Espagne opposeroient de fortes barrières à cette franchise, & c'est manquer d'expérience, que de ne pas presumer qu'il est intéressant aux deux Monarchies de chercher toute sorte de moyens pour miner l'Angleterre, (surtout depuis la dernière paix) par l'abaissement de son Commerce, puisqu'il est sa majeure ressource. Malheur à elle, si elle s'endort plus longtems. Car jusqu'à présent, les entraves que les deux cours y mettent sont très modérées. Il y a donc apparence qu'elles ne connoissent pas encore le point où il faudroit toucher.

Je

Je crois qu'il seroit inutile de pousser plus loin cette citation. Il ne me reste qu'à vous assurer, Messieurs les Négociants, que quoique je connoisse à fonds la vraie route pour faire tomber votre Commerce de plus en plus, je garderai un profond silence. Il suffit de vous dire que je vous estime & que je vous aime.

Voici ma dernière citation, en forme de remarque, elle n'est pas aisée à définir, du moins par ceux qui ne connoissent pas à fonds le cercle Occidental de l'Amérique, & qui n'ont point fait le Commerce des Negres. Je dis donc, qu'avant la guerre de mille sept cents quarante quatre, les Anglois de la Barbade & de St. Christophle vendent chez eux aux François interlopes les Negres à vingt pounds, monnoye de ce pays là, assortis par centaines, ainsi qu'il est d'usage. Lorsque les cargaisons étoient belles & de bonne qualité, on les payoit jusqu'à vingt cinq, & dans les années moins abondantes, on n'a jamais été au dessus de trente.

La Jamaïque en faisoit autant. Les quantités que les Anglois en apportent à l'Amérique, étoient tout le monde. Les François en fournissoient passablement, mais ils leur revenoient plus cher d'environ trente par cent.

Depuis la paix de mille sept cents quarante huit jusqu'au commencement de la dernière guerre, la

différence de prix n'a pas été exorbitante, aussi les Jamaïquains en vendoient-ils d'assez grosses parties le long des côtes Françaises de l'Isle St. Domingue. Ils les donnoient à quarante pounds, avec avantage puisqu'ils revenoient si souvent à la charge, & non-obstant les rigueurs des loix, les François colons en achetoient sans cesse, à cause de la différence du prix des Negriers de France.

A cette dernière paix sa Majesté Très Chrétienne a cédé le Sénégal à l'Angleterre, conséquemment celle-ci a augmenté ses Comptoirs en Affrique. Non-obstant cette augmentation, les Anglois n'en apportent point en Amérique une si grande quantité qu'autrefois, & ils les vendent trente par cent en sus de l'ancien prix.

Je m'attends bien qu'on dira qu'à présent la côte d'Afrique n'en fournit pas autant qu'autrefois, & que c'est directement cela qui en fait augmenter la valeur. Si quelqu'un tenoit ce langage, je le prierois de dire les raisons, pourquoi les François, qui n'ayant plus de Sénégal, par conséquence moins de Comptoirs, les vendent à présent aux Colonies de St. Domingue presque au même taux que les Anglois. Le fait est vrai, car en Avril mille sept cents soixante six, il s'est vendu au Cap François une cargaison de Negres Congos au nombre de cinq cents à raison de quatorze cents livres, monnoye de ce pays là, les pièces chois.

choix. Il a été décidé que la vente étoit très bonne dans douze jours elle fut faite une bonne partie comptant, & le plus long terme à trois mois prefix. En Juin suivant, un Negrier à la Jamaïque, étant aussi chargé de Negres Congos, n'a pas vendu les siens à moins de cinquante deux pounds à choisir. Il est vrai que c'étoit à un an & dixhuit mois de terme. C'est directement la preuve au soutien de la décadence de la Jamaïque, tandis que la Colonie de St. Domingue, sa voisine, brille au parfait. Voilà où je termine le parallèle.

Qu'allez vous dire, Messieurs du Commerce, après de pareilles citations ? Je vous les assure véritables, je ne cite rien dans le present Mémoire qui ne se soit passé sous mes yeux.

Il ne doit y avoir personne dans votre respectable corps, qui, après les avoir lues avec attention, ne soit affecté de ces événements les plus inattendus ? D'où proviennent-ils ? De la dernière paix, pour avoir été mal faite, comme je l'ai déjà dit.

J'avoue cependant qu'avant cette paix l'équilibre de la nation Angloise n'étoit pas dans sa perfection, mais il en étoit aux approches. La réussite dans la dernière guerre, le donnoit d'emblée & de façon de ne varier jamais. Par cet équilibre, tous les canaux de l'Angleterre auroient a-

bouti dans son réservoir ; par ce moyen, son Commerce se seroit multiplié. La confiance en seroit devenue invariable, & tout l'ensemble de la nation ayant été continuellement occupé à augmenter sa fortune, n'auroit eu aucun motif de division ni de discorde, qui ordinairement sont les avant-coureurs de la destruction d'un état.

On m'a toujours assuré que la Providence Divine regloit toutes choses, je n'ai garde de m'y opposer ; mais aussi bien de savants sont d'accord que Dieu a dit : *Gardes-toi, & je te garderai.* Partant de ce principe, je dis que les Souverains ne sauroient trop prendre de precautions dans le choix de leurs M——s, puisque le sort de tous leur sujets est dans leurs mains. Le malheur des Souverains c'est que depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ils ne connoissent point la vérité sur ce qui concerne la régie de leurs états. On les entretient continuellement par des adulations suaves ; par des calomnies mitigées, & par un feint desintéressement, accompagné d'une physionomie persuasive. Il s'en suit de là, que les Souverains prennent de l'amitié pour ceux qui savent si bien se contrefaire ; qu'ils les mettent en place sans approfondir si leur experience correspond au grade qu'ils leur confient, & quatre mots de théorie sont suffisant pour être réputés des grands hommes. Il s'en suit après que, dans peu, l'ensemble de l'état s'appercevant du déficit, fait voler ses clameurs

meurs de façon à ne pas les laisser ignorer au Souverain, qui pour lors, se voit forcé (tant pour ses intérêts que pour ceux de son peuple) de faire un changement total dans son Ministère; mais quel malheur encore, lorsque les intérêts d'un favori entitre qui aura ascendant sur son auguste personne, le détermine à faire remplacer ces incapables par ceux qui le sont davantage. On s'en apperçoit plutôt, le changement en est plus prompt, il faut revenir à la charge: ce jeu devenu coutumier, fait que quantité d'illustres personnes, qui ont déjà tenu les rênes du gouvernement, (l'ayant conduit avec beaucoup de capacité, de prévoyance, & de sagesse, & ne l'ayant quitté que par desagrément) ne veulent plus y rentrer craindre d'être confondus dans ces bevues. Quelle triste situation pour un Souverain qui effuye ces sortes de revers, & encore bien plus triste pour un peuple qui paye toutes les dépenses de l'état.

Que les personnes qui occupent les premières dignités pensent de mes réflexions ce qu'il leur plaira, elles ne m'empêcheront pas de dire que si un Souverain ne veut pas que son état tombe en décadence, il doit s'étudier à bien choisir ses Ministres. Cette étude n'est pas une affaire de vingt quatre heures? & non-obstant qu'il les aye trouvés tels qu'il les faut, & au gré de ses sujets, ces mêmes Ministres ont besoin de plusieurs années pour concevoir l'état, & il faut bien se garder

der de leur oter le Ministère lorsqu'ils sont prêts à mettre à execution ce qu'ils ont conçu, car autrement le gouvernement devient un desordre affreux ; ce desordre occasionne des abus qui en detruisent insensiblement la constitution.

Malheur à toute nation maritime qui, ayant de domaines au dela des mers, choisira de Ministres qui n'auront que la seule théorie, & qui par une vanité déplacée, refuseront les offres des personnes d'une longue & solide experience, sous prétexte qu'ils ont de belles & fidèles cartes qui les instruisent amplement. C'est une erreur très grande de s'en tenir à une peinture séduisante & muette tout ensemble : C'est le dessous de ces cartes qu'il faut connoître, & qui en font le point du mystère ; or donc je repete que cette connoissance ne put s'acquérir que par une longue experience, & si, à la dernière paix, l'Angleterre l'avoit eue, elle n'auroit point travaillé de façon à ne se voir qu'elle seule dans l'Univers, ainsi qu'elle l'a fait. Elle a regardé devant elle sans se donner la peine de tourner ses yeux à droit & à gauche pour voir ce qu'on lui préparoit, ou ce qu'on put facilement lui préparer, mais qui (heureusement pour elle) n'est pas encore connu, cependant, pour si peu qu'elle s'endorme, il ne lui fera plus permis de prendre le dessus, & si elle est bien reveillée, elle doit s'appercevoir qu'il n'en faloit pas moins qu'une paix aussi déplacée que la

la fienné, pour faire voir à la France & à l'Espagne qu'elle ne cherchoit qu'à les subjuguier pour son agrandissement dans les Indes Occidentales, & qu'ainfi les deux nations feront jouer tous les ressorts pour parvenir à leurs fins.

L'Echantillon du Portugal prouve que je parle juste. Les François y sont à present ce que les Anglois y étoient jadis, & ceux-ci y sont ce que les François y étoient.

Je n'explique point ce que cela veut dire ; Messieurs les Commerçans Anglois, à qui je m'adresse directement, m'entendent très bien ; c'est pourquoi je les prie de ne pas oublier qu'il est de l'interêt de tous les états, d'entretenir un certain équilibre, puisque leur sureté en dépend. Vous devez encore croire, Messieurs, que la Hollande ne voit pas avec des yeux tranquilles que le but de l'Angleterre, ou pour mieux dire, de ceux qui ont fait cette paix si singulière, est de s'appropriier tout le Commerce des Indes Occidentales. Y a-t-il à douter que cette République, qui n'existe & ne se soutient que par le Commerce, ne sorte de sa sagesse & ne prenne le mors au dents ? Non certainement.

Je dois encore vous observer, Messieurs, que dans le primitif établissement de la Nouvelle Angle-

Angleterre & de son continent, le Ministère de la Vieille auroit dû prévoir les suites facheuses de l'avenir. S'il les avoit prévues, il auroit sans doute établi, primo, un ordre de subordination très rigide; pour lors, ces Colonies naissantes & sans forces y auroient souscrit en punissant les premiers contrevenants. L'habitude à observer les premières constitutions auroit pris racine de façon à n'être pas violée, & personne n'ignore que l'habitude est une seconde nature. Cette subordination bien cimentée, il auroit été facile d'empêcher ces colons d'établir aucune sorte de fabriques, ainsi que la France & l'Espagne l'ont toujours fait, excepté la construction maritime; & encore auroit-il convenu de fournir de la Vieille Angleterre tous les ferrements & tous les agrets appareaux, afin de rendre ces Colonies, si lointaines, dependantes de leur Souverain & de son gouvernement. On doit effectivement blamer la mémoire de ces premiers Ministres pour n'avoir pas prévu ce qui étoit à prévoir; que put on dire de leurs successeurs, principalement de quelqu'uns de ce siècle, qui ont vu, de tems à autre, de séditions, de renversements de loix, de menaces de rebellion & d'indépendance, sans y avoir porté le moindre remede. Ce qu'il y a de plus surprenant & que la postérité ne croira jamais, c'est que la Vieille Angleterre, connoissant depuis plus de vingt ans, l'arrogance de ces peuples, aye voulu, en dernier lieu, ôter les deux nations qui les tenoient dans

la crainte. Ils étoient ferrés de toutes parts, hors d'état de s'étendre ni de rien entreprendre. On a donc voulu leur donner les champs libres, on verra, dans peu, l'effet qui s'en suivra, à moins qu'on ne veuille bientôt prendre un arrangement convenable, ainsi que je l'ai déjà dit, & il n'y a que ce seul remède pour empêcher de déployer l'étendart.

Lorsqu'on ne perdra pas de vue la marche que ces colons ont tenu depuis qu'imprudemment on a oté ces barrières qui les tenoient enfermés, on verra, au clair, que je ne me trompe pas :

Par ces deux barrières, la Vieille Angleterre pouvoit se flatter, avec raison, que la Nouvelle lui appartenoit ; & aujourd'hui, la Nouvelle put dire (sans crainte d'être démentie) que la Vieille lui appartient. Voici comme je l'entends :

Lorsque la Nouvelle Angleterre & son continent étoient enclavées & sans fabriques, ces colons avoient nécessairement besoin de la Vieille, afin d'être pourvus dans leurs besoins, & d'être soutenus contre les invasions qu'on auroit pu faire ; mais aujourd'hui, ayant de fabriques qu'on put multiplier tous les jours, & ces portes de prisons étant brisées, ils n'ont besoin de rien du tout de la Vieille ; mais celle-ci ne pouvant pas se passer de

l'autre sans sapper ses fondemens, lui appartient ainsi que je le dis.

Il y a environ un mois qu'un Seigneur me dit, que toutes les turbulations de ces Colonies ne faisoient qu'un feu de paille qu'on éteindroit bientôt. Apparemment qu'on avoit déjà projeté de faire une alliance, ou de cimenter une intelligence avec les naturels de toutes ces régions, qu'on fait monter, chimériquement, à trois millions d'ames. Si ce projet étoit vrai, il prématureroit l'indépendance. C'est un cas assez facile à expliquer, sans que je m'en donne la peine.

Supposons, pour un moment, que la Vieille Angleterre parviendroit à faire une alliance avec ces naturels, (que par habitude nous appelons sauvages, mais qui ne les sont que depuis que nous les frequentons) ne seroit-ce pas donner une atteinte à la gloire & à la puissance du Monarque en lui conseillant de faire un traité de cette nature, qui seroit deshonorant en tous ses points. Si quelqu'un avoit de pareilles idées, je lui mettrois devant les yeux les beaux sentimens de Philippe Cinq, dans les guerres civiles d'Espagne, à son avènement au trône. Il dit que son plus grand chagrin étoit d'être forcé à faire détruire ses sujets par ses sujets mêmes, non-
obstant

obstant qu'ils avoient pris les armes contre sa personne.

Partant de cette belle & judicieuse réflexion, comment voudroit-on aujourd'hui que sa Majesté Britannique s'alliât avec les plus inférieurs de tous ses sujets contre ses sujets mêmes, & d'être dans le cas d'avoir les armes à la main sans aucun relache ? Qu'elle triste & honteuse extrémité si cela étoit ! Non, Messieurs, il faut croire que ce bruit a été mal répandu, moi, qui suis un étranger, je rends plus de justice à la cour d'Angleterre, elle a les sentiments trop élevés pour en venir à ce point, qui bien considéré, ne tendroit à rien. Il est vrai aussi, que si les personnes en place étoient dans la ferme résolution d'agir de force pour soutenir la gloire de ceux qui ont occasionné un si mauvais traité, plutôt que d'en venir à un nouvel arrangement convenable aux trois nations belligérantes, il s'en suivroit un mal irréparable à l'Angleterre ; car si l'indépendance de la Nouvelle arrive, cette première deviendra, sans contredit, un royaume totalement renversé ; la Capitale remplie de factions ; la fortune de plus de deux millions d'ames détruite ; & enfin, une perte que l'on pourra alors regarder comme générale, présenteront un tableau le plus frappant.

Voici, Messieurs, où je vais terminer, pour le présent, le parallele entre les trois nations.

Je conclus que la France ne doit imputer son désavantage, dans la dernière guerre, qu'à son changement des Ministres dans le département de la marine, qui étoit le plus essentiel. Ce mal s'est communiqué dans le commandement des troupes de terre, de sorte que le tout n'a été que désordre & confusion. Son Commerce maritime faisant le plus fort débouché de ses manufactures & denrées, a été entièrement détruit. Il a fallu céder des domaines, très propres à le relever.

L'Espagne, pour ne s'être pas restreinte à terminer les différends entre les François & les Anglois, a été forcée d'enclaver ceux-ci dans ses domaines. Je lui prédis qu'elle deviendra appauvrie par ses propres richesses; il lui faudra un siècle pour reprendre la forme qu'elle avoit avant la découverte des Indes. Il reste à savoir encore si elle y parviendra, puisque les mœurs sont totalement changées, & sans un renversement de ses anciennes constitutions, elle se repentira toujours d'avoir voulu passer les mers, pour aller fouiller les entrailles d'une terre qui ne lui appartenoit pas, & d'avoir ses mains trempé dans le

6 a sang

sang de tant d'innocentes victimes pour assouvir son desir insatiable.

L'Angleterre, par le bonheur de ses armes, a mis le pied sur la gorge aux deux autres nations, mais à son préjudice, puisqu'elle s'est totalement éloignée de l'équilibre qu'elle approchoit à grands pas ; & sans avoir été enviée, elle y fut parvenue, si elle avoit connu ses intérêts.

Finalement, il en résultera de tout ceci que la Nouvelle Angleterre & son continent, ne faisant qu'un corps, s'éliront en royauté, ou encore mieux, en république. Toutes les forces des trois nations ne sçauroient l'empêcher. Peu d'années après, les vastes domaines, appartenant aujourd'hui à l'Espagne, la remercieront des bontés qu'elle a eu de les avoir⁷ si bien établis ; & en reconnaissance, ils lui offriront de recevoir ses vaisseaux dans leur ports, avec les marchandises convenables, si elle est capable d'en envoyer, en payant les droits d'entrée.

La France n'ayant plus de domaines de terre ferme en Amérique, apart la Cayenne, qu'on ne devroit pas nommer, sera la nation qui souffrira le moins de cette indépendance ; elle se trou-
vera

vera toute prête à y porter ses belles marchandises, ses boissons de toutes espèces, & généralement tout ce qui s'en suit de son royaume, à des prix bien plus bas que ceux des autres nations ; mais l'Angleterre fera celle qui en tirera le moins d'avantage, par le haut prix de sa main d'œuvre.

Ne trouvez pas extraordinaire, Messieurs, que je prédise la décadence que le dernier traité de paix occasionnera à la France, l'Espagne, & l'Angleterre, sans mettre au jour les moyens convenables pour y remédier, annoncés dans plusieurs endroits du dit Mémoire. Selon moi, ce seroit le vrai moyen de les laisser tomber, car les trois nations (l'une pour l'autre) ne voudroient point faire les premières propositions.. En outre, l'expérience vous demontre que tous les ouvrages qui ont paru depuis cinquante ans, tendant à remédier aux abus & desordres glissés dans les Economies des trois nations, dont il est question, n'ont jamais été executés, à cause de leur publicité. Autre fois, un ministre quelconque aimoit mieux laisser languir le royaume, dont il étoit l'administrateur, que de faire voir au public qu'il se servoit de moyens imaginés par tout autre que par lui ; mais en les donnant en cachette & sous le serment, on en tiroit le parti convenable.

Quoique

Quoique je suis bien persuadé que les Ministres d'à present pensent bien différemment, je dois garder un profond silence sur un projet qui par sa nature doit être négocié singulièrement.

Me voilà actuellement à Londres, il ne dépendra que de son Ministère de savoir où j'en suis, & à son défaut je Voilà, Messieurs, où je m'arrête, & par ce silence je termine mon Memoire.

F I N.



1. The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the world from the beginning of time to the present day. It is a very interesting and comprehensive work, and it is well worth a read.

2. The second part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world from the beginning of time to the present day. It is a very interesting and comprehensive work, and it is well worth a read.

17.

THE HISTORY OF THE WORLD
FROM THE BEGINNING OF TIME
TO THE PRESENT DAY